

# **Ethyliques théories**

**de mariusz grygielewicz**

éditions moinsun et rlbq

*Nuit. Caméra fixe, plan large d'un atelier d'artiste vide, sombre, vaste, industriel. Sur les murs, on perçoit des énormes projections d'ombres d'arbres. On distingue à peine, dans un coin, une table de bar et un canapé sur lequel une femme est assise. Un homme tourne en rond, en passant à côté des fenêtres, il essaye avec son regard d'en décrocher un autre, celui de la rue. Il n'est pas content. Il a des doutes. Personne ne passe. Sauf les trains. Il habite près d'une voie ferrée. Les trains ne doutent pas, ils progressent, roulent strictement l'un derrière l'autre, ils ne se croisent jamais, sauf accident.*

*Elles*

Tu attends un accident, n'est-ce pas ?

*Luis*

Il est difficile d'arrêter un train.

*Elles*

Tu sais où tu veux aller?

*Luis*

Je ne sais pas quelle direction prendre.

*Elles*

Si tu trouvais des billets tu pourrais aller sur Mars et m'envoyer une extra-carte postale...

*Luis*

Je me souviens que je voulais changer de métier et devenir bottier. J'aurais aimé donner des talons à tout le monde.

*Elles*

Nous aurions été plus grands et proches des dieux. Tu as la nostalgie de temps qui passe.

*Luis*

Le temps va trop vite. Les heures avancent trop vite. Trop vite, c'est fatigant, ça donne des ampoules. Il y a trop d'ampoules partout. Bientôt toutes les nuits seront blanches.

*Elles*

C'est une pensée écologique ? Tu suis la mode.

*Luis*

Je poursuis naturellement l'odeur de nourriture, l'abstrac-

tion me soûle. Il faut que je touche tout du doigt mais les choses avancent trop vite et m'échappent, moi je cours et je perds le souffle. Le pire c'est quand on perd le temps et que la pensée de la mort ressurgit. Enfin, je n'aime pas courir et la mode tourne trop vite, guidée par la nouvelle génération pressée et sympathique, on dirait un GPS.

*Elles*

C'est la tractrice polémique de l'art et son repère. L'accuser n'est pas exceptionnel.

*Luis*

Et je dirais en marge que je n'ai aucun sentiment d'appartenance aux vieilles générations d'artistes, et même je me sens être leur adversaire, par ailleurs c'est pour cela que je les considère. Du reste c'est pareil avec les jeunes générations. Maintenant je vais me pencher en avant. Je cherche le vertige. Cette idée me siffle souvent dans la tête. J'entends beaucoup de sifflements dans ma tête. Les personnes qui l'habitent se sifflent beaucoup. Ça me donne plein d'idées de chansons pour le film.

*Elles*

Et si tu reparlais du film, celui que tu tournes ?

*Luis*

Les plans larges, moyens et américains se suivent et l'on coupe. et l'on coupe.

Le temps des économies est arrivé.

J'ai envie de couper au niveau des hanches.

Moins de mouvement, moins d'énergie à dépenser, moins de corps à nourrir.

*Elles*

Je ne vois pas.

*Luis*

Cette réduction prend du temps. Je n'y suis pas encore arrivé. Sauf dans la nuit, là il y a moins d'images et on a l'impression qu'il y a moins de monde.

*Elles*

Tu veux savoir où j'habite?

*Luis*

J'aimerais autrement, penser autrement et je sens que le fait que je ne sache rien me permet de tout penser différemment des autres. Un plombier sait souder pour accorder deux tuyaux, un ingénieur connaît des formules mathématiques pour résoudre des problèmes, un planchiste glisse sur les vagues.

*Elles*

Tu m'emmènes à la mer ?

*Le jour. Intérieur. Lui, il est assis sur le canapé placé loin au fond de l'atelier à l'opposé à la fenêtre. Un train passe, ses reflets animent les murs. Une fille apparaît à la fenêtre, l'enjambe, entre dans l'atelier comme Ali Baba dans sa caverne et part vers le canapé contournant et auscultant très lentement l'espace, l'air curieux d'un enfant émerveillé qui ne passera jamais dans le camp des savants. En même temps, lui, il quitte le canapé et part pressé vers la fenêtre, l'enjambe, s'arrête de l'autre côté. Son regard se perd quelque part dehors. Elle a un regard perdu dedans. On dirait qu'ils ont des visions.*

*Elles*

Je ne peux plus m'arrêter. Je n'ai plus envie de penser. C'est si beau ici. Enfin le tour de magie est effectif, bientôt nous serons loin. Nous serons dans ce paysage et un temps inconnus, dans une forêt dense, chaude et humide. Le soleil brillera, comme une boule sur une piste de danse éclairant les buissons fleuris pleins d'oiseaux bariolés qui chanteront pour nous. Le soleil réchauffera la mer augmentant ses vapeurs épaisses jusqu'à les confondre avec les fumées de concerts en plein air, qui pousseront comme des champignons après la pluie. Le beau temps. Confondons tout. Hollywood. Cinéma. Herbe. Enfin, j'en abuserai tellement et sûrement et que dans cet état d'excitation et de confusion, je dirai une nuit cela et un autre jour ceci. Et je danserai entourée par tous ces per-

sonnages en train de s'exciter devant moi, comme des vers luisants ou des mouches. Et je regarderai tous ces gens qui se sentiront tellement chez eux dans ce monde. Je serai leur aventurière et eux mes îles inconnues. Ils seront mes conquistadors et moi leur Amérique. Ah, qu'est ce que je me sens venir de loin, d'un ailleurs sans gravitation, cette gravitation que j'aime tant regarder chez les autres. J'adore leurs conflits d'ambiance et de concurrence, leurs accidents colorés me donneront le vertige. Enfin, je me sentirai tellement légère que je tomberai dans tous les sens à travers, à l'envers, en haut, en bas. J'aime tous ces trous incalculables, existentiels, métaphysiques, amoureux qui m'attendent. J'en suis impatiente. Tu m'emmènes à la mer ? Je vais tout t'expliquer.

*Extérieur jour. Colorado, désert, vent, paysage de montagnes bariolé, composées de pigments de couleurs chaudes. Au bord d'une falaise, un homme regarde d'un air dubitatif et méfiant, dans le vide. De temps en temps une fille avec un bonbon passe. Il prend et mange le bonbon.*

*Elles*

Tu m'emmènes à la mer ?

*Luis*

Comment ? Elle bouge trop, trop d'action. Je l'aimerais autrement. Il faut du temps, le temps de se pencher, prendre du poids. Je suis au bord d'une falaise, dans la vie je me suis réduit à l'analyse synthétisante de la jeune récréation contemporaine. Je ne comprends pas tout, je n'ai pas fait assez d'études, je n'arrive pas à me théoriser.

J'ai dans le crâne une vieille purée endurcie à découper au couteau. Je n'ai pas de couteau, plus personne n'a de couteau, personne ne tranche, personne n'osera. Je stagne, mes pensées moisissent, c'est une mare cervicale. Je ne crois plus qu'on puisse changer. Plus de temps, plus de courant, plus d'avant-garde, plus de révolution, plus d'opposition, plus de crédit.

*La fille avec le bonbon passe. Il le prend et le mange.*

J'ai l'impression de vivre les derniers jours de Macbeth

tous les jours. La jungle nous envahit, les murs se referment sur nous. Le temps avance en dévalant les années qui nous restent. Le chômage s'est installé dans notre vie en ramassant les derniers sous. Je regarde dans le vide.

*Elles*

Courage. Avec l'argent, on manquerait totalement d'héroïsme.

*Luis*

Dois-je monter ou sauter ? Mais la connaissance décourage et l'audace tombe. Je ne veux plus écrire. Même pas de carte postale.

*La fille avec le bonbon repasse. Il le reprend et le remange.*

Seul je ne peux pas produire. J'ai toujours besoin de quelqu'un. J'ai besoin de modèle. J'essayais de dessiner une belle femme avec mon crayon. Je persistais, j'essayais, je m'élançais. Les jours se succédaient. Je dessinais, mais je n'y arrivais pas. C'est vexant. C'est vexant de ne pas arriver. J'ai rempli un verre de vin, j'ai fini la bouteille. J'ai glissé le crayon dans le trou de la bouteille, je l'ai refermée, jetée à la poubelle, comme à la mer. J'aime la mer, la mer sent fort, la poubelle aussi. Je suis sensible, j'aime le beau, j'ai envie de changer de métier, rentrer dans la réalité de cette histoire dont tous les personnages, sans exception, vivent encore. Je veux du vivant, je veux de la chair pleine de bosses et de trous qui sentent. Voilà, un des moments critique et décisif de la persiflagement de l'esprit. Les esprits ne m'intéressent

plus, ni les problèmes hérités de la phénoménologie, de l'art pop-post-minimal ou pop-post-moderne, ni les autres concepts pilules. Je ne fais pas confiance aux cervelles raffinées de l'industrie du vocabulaire de pointe en progrès permanent qui ne sentent pas la transpiration des vivants excités ou angoissés au bord du gouffre. Je veux me concentrer sur l'endroit sensible de l'existence. Seul, je ne peux pas. Seul je ne veux pas avancer. J'aime les jambes, je prendrai les pieds. Je réparerai leurs talons, ils tiendront droit, comme jamais. Je recommence à rêver. J'aimerais travailler sur le socle, sur la tenue de la colonne vertébrale des hommes. Je veux être bottier et agir et réparer le monde à sa base. Cela apaisera ce qu'il reste de mes vices révolutionnaires et des chimères avant-gardistes. J'aurai les pieds car

*Il chante*

La beauté les bottes, bonbon bonbon  
La beauté les bottes, bang bang, bang bang  
et voilà

*Elles*

Encore un bonbon ?

*Luis*

Et tout va marcher. Je pars à la recherche d'une Amérique rouge. Je recommence à rêver.

*Ils s'éloignent et disparaissent dans le trou d'une gorge rouge.*

*Extérieur. Jour. Le paysage de montagnes douces coupé par une voie ferrée. Des wagons sans locomotive se ruent de gauche à droite, poussés par un réacteur atomique, hors champ. Les vapeurs sont hors champ. Il n'y a pas de sale machiniste alimentant la chaudière. Il n'y a pas de fumée. Il n'y a pas de feu. Il n'y a pas de charbon. Il n'y a pas de mines, il n'y a pas de mineurs. Il n'y a pas d'accidents dans les mines, il n'y a pas d'accident dans la centrale. Ce n'est pas dit. Il n'y a pas d'information. Il n'y a pas de bandits qui sautent du train. Il n'y a plus de films dans les trains. Il n'y a plus d'Indiens qui les guettent et les vaches dans le champ se font rares.*

*Extérieur. Jour, Colorado, le plan large du même paysage de montagnes bariolées balayées par le vent. Une belle brune animale extra-terrestre d'une trentaine d'années, merveilleusement bâtie, aux cheveux noirs, bouclés, au grand nez, aux lèvres généreuses, avec un beau grain de beauté, comme celui de Marilyn Monroe, vêtue d'une robe panthère marquée de taches noires, est agitée d'une sorte de transe la plus affreuse, de soubresauts fantasques, acrobatiques, inimaginables, érotiques, les yeux lui sortent de la tête, seuls ses pieds agrippent fermement la terre, probablement en signe de domination. Pas loin d'elle une vache broute quelques rares buissons verts qui poussent juste contre la voie ferrée. Elle et lui marchent sur les rails, suivant la route d'Eldorado*

*Luis*

Je réfléchis encore donc, tous mes problèmes ne m'ont pas quitté, en réalité je ne sais pas bien penser, je pense mal, comme un animal, je me trouve animal quand je pense, car quand je pense, ça sent mauvais, ça sent une pensée animale, je veux cogner, je rumine, je pète, je me trouve vache, vache tachée de nombreux points noirs. Je suis à moitié noir, mes pensées sont noires, mon cœur est noir, mes yeux sont noirs, je vois noir, je vois la vie en négatif, je suis un noir, l'esclave d'avant la révolution et j'ai faim, je suis ridicule. Je ne veux pas être une vache domestique qui rumine et préfère avancer en rampant sur le dos, regarder le haut d'en bas. Je veux être renversé, je

veux me renverser, comme un révolutionnaire renverserait un Etat, comme un Indien renverserait la vache du cow-boy pour renverser le cow-boy. Ce cow-boy qui se plaît encore en moi. Pour renverser le reste du boy de service qui se la pète encore en moi. Il faut commencer par soi-même, chuter soi-même puis tomber du haut de nos pattes par terre, sur le cul, sur le dos, sur les omoplates, sur les ailes atteintes de petitesse et se ressentir comme un petit Icare humilié. Pour se comprendre et se voir il faut se sentir plus bas qu'un coq, plus bête qu'une poule, il faut être sur le dos comme le hérisson sans défense, la tête tournée vers le haut et attendre des fourmis, des charognards, la chute d'un météore, une bombe, attendre la faim, attendre la fin. J'avais pensé naïvement qu'avec des qualités d'ordre et de méthode, j'allais arriver, arriver à renverser l'ordre, l'ordre métaphysique, théorique, politique, n'importe mais je me vois plus que jamais simple hérisson essayant de ramper sur le dos, regard bêtement accroché dans les nuages. Et j'ai faim. J'ai faim d'une faim monstrueuse, d'une envie de cogner et de mordre, j'ai l'appétit, j'ai la soif, j'ai la soif fondamentale et je veux accrocher quelque chose ou quelqu'un comme on transmettrait une maladie ou un fantasme, comme on aurait le désir, comme si on était un vampire enfoiré amateur de foie.

### *Elles*

Tu perds le pied, j'ai la tête à l'envers comme une bête à cornes sans emploi et j'ai aussi très faim. Qu'est ce qu'on va devenir ?

*Extérieur. Jour. La campagne avec les montagnes pittoresques comme dans un conte de fée. Le paysage de la scène précédente. Au premier plan une vache blanche tachée de nombreux points noirs mâche de l'herbe à côté de la voie ferrée. L'homme s'approche d'elle, la salue par un bonjour. Il lui demande de lui apprendre aussi à manger de l'herbe. La vache continue à mâcher en regardant l'homme. La scène prend des plombs. La situation devient pénible, l'homme devient pathétique, la caméra suinte comme si elle faisait partie du voyage. C'est une tentative d'adaptation de western à la crise actuelle.*

*Extérieur. Les jours et les nuits se succèdent. Tout va très vite, les plans longs et courts, larges et serrés se poursuivent. Le décor se modifie, passant de la campagne désertique comme dans les scènes précédentes aux terrains vagues des villes. Elle et lui marchent toujours, sur certains plans près des voies ferrées, sur d'autres suivant des voies rapides. Ils surveillent la route comme des Indiens, ils auscultent le paysage comme des touristes, ils pique-niquent comme des éclaireurs, ils font du stop comme des auto-stoppeurs.*

*La caméra se comporte comme si elle était une passante curieuse ou l'une de leurs amies.*

*Elles*

Je crois que nous sommes dans un point mort, comme dans un petit trou noir. Qui sait, peut-être que tu penses en accéléré, mais qui peut savoir.

Je ne sais même pas si je déprime.

Je ne sais plus si je suis d'accord avec ce que je dis.

J'attends.

J'attends toujours une apparition extraordinaire.

Une idée qui passe ou un homme, n'importe quoi, n'importe quel accélérateur poétique.

Un pique-nique féérique à trois dans un champ ensoleillé couvert par une brume légère, parsemé de coquelicots, traversé par une ligne de voie ferrée où le train s'arrêterait volontiers pour nous emporter.

C'est merveilleux, n'est-ce pas ? quelle catastrophe, quel

surprise, il n'y a toujours pas de gare.  
L'avant-garde doit-elle brouter isolée dans des buissons  
près des voies rapides ?

*Luis*

Personne ne s'y arrêtera, c'est interdit.

*Elles*

L'art est faite de stops et d'interdits.

*Luis*

La circulation est faite de sorte qu'il n'y ait pas d'accident.

*Elles*

Nous sommes alors définitivement dans un point mort.

*Luis*

Les questions morales et les frissons existentiels sont dans le cœur de l'histoire, malgré l'éloignement provisoire qui leur était infligé par les agents de circulation.

*Elles*

Tu parles comme un canard, ça donne faim. Dis donc, imagines-tu parfois un metteur en scène comme un facteur à Noël qui ne serait pas l'esclave de ses réminiscences ? Il entraînerait les hésitants vers les fins heureuses.

*Pause cigarette pause chansonnette*

miam , j'ai encore envie de visiter tous les trous du pays  
 partons sans détours, le hamac, l'hôtel, les paillasons  
 les paquets de lits en cartons  
 expérimentations romantiques  
 reconversions poétiques de chutes économiques

je sais je suis pas tout mais je veux que tu sois bien  
 un canapé un doux coussins un crayon  
 pour reposer ta tête et tes visions  
 serai ton train pour partir très loin  
 ou on veut ou tu veux je veux bien

ma souris sourit jolie jolie  
 bref et rikiki  
 en visitant les recoins du pays  
 en tombant des lits trop petits  
 en tombant des rayons déjà pris  
 bien talonnés par les huissiers  
 bien embringués mais tout d'même gais  
 ton rouge colle à mes lèvres  
 plus que le verre plus que le verre  
 mon ver colle à tes lèvres  
 derrière ton derrière derrière ton derrière

*La nuit tombe. La camera adopte la manière de filmer du Dogme. Ils entrent dans un bar noir de monde.*

*Luis*

On change de décors et de direction. On entre dans un bar, bistrot ou cabaret, peu importe. Plus de nuages, plus de vent à la place, un ventilateur et la fumée de cigarettes, beaucoup de fumée, encore quelques idées fumeuses, grises, glissantes comme dans la fumée d'un bar flou, bruyant, comme des personnages du cinéma noir et blanc, comme des lettres dans nos lettres.

*Elles*

Bref.

*Luis*

C'est comme dans un film expressionniste, noir et blanc, allemand ou tchèque où les allusions et les paraboles sont physiques. Il y a plein de brumes et de fumée ici, des fantômes s'y cachent, on penche, il est entre minuit et six heures du matin, à chaque fois quand j'incline ma tête un cheveu tombe, tu vois ? Je dois descendre, je veux, je vais descendre le chercher, chercher pour rejoindre ce qui tombe, tout, tout ce qui tombe, tu viens ?

On déambulera au-dessous des tables et des chaises, on trouvera des trésors, il y aura des étoiles filantes, et tout un tas de truc qui filent, on passera un bon moment en

tête-à-tête avec les pieds, on rejoindra les jambes, les pieds et les mégots, on retrouvera nos ego tombés, les culottes mouillées, l'enthousiasme de bas de jupe et de trous, les revers de la ville et de l'économie. On retrouvera les erreurs rêvées de récits littéraires et de lettres d'amour sous toutes ses déclinaisons, car l'amour se décline dans tous les sens et tombe, la lumière a du mal à y passer. Il nous faudra du temps, beaucoup de temps pour comprendre, je prendrai mon temps, on prendra du temps, le temps de se pencher, prendre une longue pause pour voir et l'imprimer, comme sur un film sensible, on prendra des longues poses, on aura des modèles à notre portée, tu verras bien, je verrai bien, on verra bien, on trouvera une fin, l'Eldorado, on finira beau. Tu finiras en beauté, on n'aura plus envie de penser, on s'en sèvrera du confort moderne, postmoderne, hypermoderne, surmoderne, on s'en détachera définitivement des poses post-pop-minimales, tout sera clair ou tout au moins plus clair, plus ouvert, sans emballage.

### *Elles*

Enfin le tour de magie sera effectif et je verrai les oiseaux cachés et tout un tas de trucs cachés prêt à surgir à tout moment ?

### *Luis*

et ça ne sera plus une vache, ni une île inconnue mais simplement un bouton, comme le bouton d'une robe ou d'un pantalon qu'on aime ouvrir, un simple bouton comme un grain de beauté. Tu auras ton grain de beauté à toi, il pous-

sera sur ton front transformant ton visage, renouvelant ta vue, modifiant ta voix, tes paroles, ma parole, ma foi, tu auras une tache, une tache singulière, un beau bouton de beauté comme celui de Marilyn Monroe, tu vois ? l'objet, le petit objet de soins et de désir.

Tu t'attacheras à lui, tu l'aimeras, tu le cultiveras et plus tu le cultiveras plus il grossira, et plus il grossira plus tu rapetisseras jusqu'à ce que tu deviennes à ton tour son petit grain de beauté à lui, son petit beau bobo. Les places et rôles seront renversées. Ton monde sera renversé, tu verras de l'autre côté, car il faut se voir, se déboutonner à un moment ou un autre, avec une humeur chirurgicale, froide, polie ou énervée. Il faudra prélever l'ego, arracher le singulier. Donc un jour tu seras enlevée par une esthéticienne ou mieux encore par un cancérologue. Cela donnerait une fin spectaculaire, comme dans un western tu auras ton point de culmination et ta chute, enfin tu auras le cadeau rêvé du facteur, tu seras emballée dans une lettre timbrée et envoyée dans un laboratoire d'anatomopathologie. On te dira *Bon voyage* en chantant, dans l'attente du résultat annonçant que tu n'étais peut-être qu'une tumeur de la peau. Quand à l'autre devenu toi, l'ancien bouton, il se laissera poser des pansements sur le trou où tu logeais avant d'en être retirée, par une jeune fille à l'énergie féroce habillée en blanc. Il n'y a pas de place dans l'histoire pour une deuxième Marilyn Monroe.

*Extérieur. Nuit. La ville. Ils sont sur la bordure d'un trottoir, à l'écart de la lumière, leurs oreilles sont collées au bitume, leurs corps sont repliés en position de chasseurs prêts à bondir sur un passant étourdi.*

*Elles*

Nous sommes transparents.

*Luis*

Où, nous sommes transpirants. La nuit. La nuit, tout tremble en ville. Le béton transmet tout, les talons aiguilles se mélangent aux talons d'hommes. Plus les matériaux sont durs, plus ils amplifient ces vibrations qui font vibrer les colonnes vertébrales. Elles dérèglent nos mises au point automatiques et nous tombons, les uns dans les autres, dans les coussins de nos lèvres. L'expérience d'un mini tremblement de terre. Il en faut peu pour s'entre aimer. L'activité du jour ne vaut rien, le bal des vampires, tout se résout. Souviens-toi de la nuit où les étoiles se mirent à tomber, comme une chanson ou une carte postale.

*Elles*

Qu'est ce que tu attends du film exactement?

*Luis*

Une enveloppe lyrique et dans l'enveloppe un trou.

*Elles*

Tu aimes les trous.

*Luis*

J'aurais aimé couper la pleine lune en deux croissants pour notre petit-déjeuner de romantiques pauvres, découper la mélancolie en colis de queues à coller aux étoiles pour faire perdre la tête aux rois mages et réécrire l'Histoire, ou plutôt écrire plein de petites histoires à la place de l'unique, l'astronomique. Faire éclater l'Histoire, le soleil et la lune, et avec leurs poudres collées aux pieds fabriquer de nouvelles voies lactées, les traces lumineuses de nos déambulations. Nous tacherions le ciel jusqu'à faire dresser la tête des romantiques nocturnes.

*Elles*

Et tout ça finira encore par une chute et le trou.  
Une étoile qui tombe, à quoi ressemble-t-elle ?

*Luis*

Les étoiles ne font pas de pose.

*Elles*

As-tu peur du loup quand tu te regardes te brosser les dents ?

*Luis*

J'ai des doutes.

*Elles*

Le doute est une passion. Il faudrait en un instant éclairer la nuit de son propre éclat.

*Luis*

Je crois que nous sommes à point.

*Elles*

Où allons-nous maintenant?

*Luis*

Nous sommes sans couteau, bercés dans un radeau qui tourne sur lui-même dans un étang au milieu d'un quartier masqué par un brouillard opaque à découper au couteau. Une plaisanterie. L'essentiel est de trouver une forme, une formule magique qui donnerait une assise esthétique à nos débats, une caution d'art, de cinéma. Les modèles sont connus et brillent, entre Hollywood et la télé, en passant par le cinéma d'auteur et les expositions d'art contemporaine où des propos sont soigneusement dissimulés derrière un rideau de fumée aussi opaque que spectaculaire. L'artiste aime séduire, les modèles aussi n'est-ce pas ?

*Elles*

Tu n'aurais pas de balcon pour moi pour changer de bordure de trottoir?

*Scène de balcon. Nuit. Répétition publique. Elle est sur le balcon, lui en dessous sur le trottoir. Les passants s'arrêtent.*

*Luis*

Ça sera une douce nuit blanche où on glisse naturellement d'une conversation arrosée sur une piste de danse et d'une piste de danse au lit. Le glissement dérapera et tu te trouveras à travers. Chaque pas que tu entameras te menacera d'effondrement. Faut-il te suivre pour te servir de rambarde ? Les passants se demanderont. Tu les couvriras d'un tsunami de déclarations allant de la politique aux théories de l'artistique. En crachant sur les étoiles tu les arroseras. Tu les achèveras à l'aide de bonbons et de ta culotte découverte par ta mini jupe. Ça sera un vrai spectacle vivant en interaction avec la rue. On t'appellera l'astérisque.

*Elles*

Une étoile qui tombe, à quoi ressemble-t-elle ?

*Luis*

L'étoile ne fait pas d'économie d'énergie. Tu es le lien public, la colle universelle, tu es collante.

*Elles*

Vinyle toi même, disque qui ne tourne même pas rond, tarentelle, rondelle feignante, vieille chanson réaliste,

refrain leitmotiv ultra light. Je ne suis pas analogue, je suis unique. Tes mots ne sont que des maux de trou de bouche pas lavée. Je cherche un vrai premier rôle produisant des réactions mentales de qualité supérieure, d'appellation contrôlée et maîtrisée par moi-même et je veux un psycho-physique de beauté dernier cri et des vrais bonbons accélérateurs poétiques performants pour générer des relations modernes, propres et profondément émouvantes.

*Un passant excité, un jeune artiste potentiel avec un bonbon dans la bouche*

Quelles paroles intelligentes, une pensée élevée par le talon haut, une sublime vision balconnet d'un monde meilleur !

*Luis*

Oui, c'est une sorte de femme actuelle, symptomatiquement actuelle, une réponse aux problèmes hérités du modernisme, de l'art pop-minimal et post-minimal. Elle élève tout, autrement dit elle réduit tout à l'essentiel. Elle est le guide pour les sculptures pudiques pop-post-révolutionnaires. Elle embrasse tout et tous intelligemment. Elle est plastique, elle emploie des mots raffinés sans odeurs. Elle est à la fois maîtresse et surveillante de la cours de la jeune récréation contemporaine, l'analyste synthétisante, un vrai savant des accrochages profonds. Une sorte de cendrillon princesse camarade le On majeur.

*Elles*

Et j'aimerai repenser la place de mon spectateur.

*Un autre passant concerné.*

Je ne veux plus penser, vous êtes si photogénique.

*Luis*

C'est une séduction théorique complètement dépourvue de corps.

*Elles*

On dirait un aperçu d'un monde physique, du monde rêvé que je n'ai pas connu. Je suis donc une fée, suis émue. Je suis sensible. Oui c'est ça : accessible ! Et maintenant j'attends mon cocktail, je veux devenir sourde de bouillonnement de bulles de champagne, je ne veux plus t'écouter. Ce texte n'est qu'un parapluie parasol poli qui m'empêche de me voir nue au lit. Au fond je ne sais même plus ce que je veux, ni comment devenir. La grande artiste ou l'actrice, c'est déjà pareil que l'admiraée, l'administratrice, directrice ou la mère commissaire. Ce ne sont plus que des modèles d'école et ma mini jupe n'est qu'un objet politique. Je suis perdu au bord du gouffre et j'ai envie vraiment que tu me fasses chuter. Toute seule je n'en suis pas capable.

*Luis*

Arrête de parler comme un canard, personne n'a de fusil ici, on est en ville car l'art est urbain, la chasse a quitté même les campagnes électorales et la révolution s'est arrêtée dans des livres d'histoire.

*Elles*

Alors je veux tomber dans les bras d'un spectateur intéressé.

*Luis*

Nous n'avons pas d'argent pour des figurants.

*Elles*

Une étoile qui tombe, à quoi ressemble-t-elle ?

*Luis*

Chat perdu, tête-en-l'air déjà vu. Je te chanterai une autre fois, maintenant je m'en vais, je n'ai plus d'esprit, mon esprit est nul, mon corps fêlé, je veux me coucher.

*Elles*

Bon bon et encore, corps feignant, sorcier, oblique morale, thon sans mer, borbier de pensée d'un quart d'esprit, nouille de sens, kangourou poétique immense, sauterelle métaphysique ventre plein, bouton de dernière minute, philosophie de zut, taupe contemporaine émue, gigantesque foie plein d'idées, fumier, débauche de poche endormie. Déjà dit, déjà pris, enjoliveur d'une seule nuit, même pas une chanson de crise, ni de poème, ni de cerise, con, allez vous-en, maintenant je m'en vais et plonge. Cette idée me démange, down, down, down, au fond je ne suis même pas touchée, bref je suis partie pour me jeter.

*Luis*

Super, tu as vidé ton sac, maintenant tu peux te débou-  
tonner et descendre en dansant si tu veux.

*Elles*

Et moi, mes habits sont passés de mode !

*Luis*

On va tous passer. Laisse tomber.

*Elles*

Je vais je veux mourir jeune !

*Luis*

Trop tard.

*Elles*

On recommence ?